

Emily Brontë

Cinq poèmes

traduits par Odile Massé et Olivier Apert

Emily Brontë est née en 1812, morte en 1848.

Plonger dans la traduction de ses 180 poèmes, qui n'ont jamais été traduits dans leur totalité en français, c'est retrouver, sous une autre forme, la sauvagerie de *Wuthering Heights* : au-delà de l'imagerie romantique, elle raconte aussi la folie, l'intrusion de l'imaginaire dans le réel – un imaginaire terrien, brutal, obscur, qui parle de désir pour mieux détourner la réalité mortelle et en chercher le sens.

Cette traduction entreprise avec Olivier Apert n'en est qu'à ses débuts ; elle tente de ne pas s'appropriier le texte d'Emily Brontë, mais d'en dessiner simplement l'ombre en français.

Les cinq poèmes ici présentés sont, à notre connaissance, inédits en français.

O. M.

J'étais seule et le jour d'été
Mourait dans une souriante lumière
Je le vis mourir le regardai s'effacer
De la colline brumeuse et de la clairière immobile

Et les pensées dans mon âme se précipitaient
Et mon cœur se courbait sous leur pouvoir
Et les larmes jaillissaient de mes yeux
Car je ne pouvais traduire ce sentiment
De joie solennelle volant autour de moi
Durant cette heure divine paisible

Je me demandai O pourquoi le ciel
M'a-t-il refusé le don précieux
Le don magnifique à d'autres donné
De traduire leurs pensées en poème

Les rêves m'ont encerclée dis-je
Dès le temps heureux de l'enfance insouciant
Depuis le premier matin de ma vie
Un imaginaire ardent a nourri mes visions

Mais maintenant que je voudrais chanter
Mes doigts pincant une corde muette
Et revient toujours ce refrain
Renonce car c'est en vain

août 1837

La nuit noircit autour de moi
Les vents sauvages soufflent froid
Mais un charme tout-puissant m'a ligotée
Et je ne peux ne peux pas partir

Les arbres géants courbent
Leurs branches nues tout alourdies de neige
Et l'orage approche vite
Pourtant je ne peux pas partir

Nuages au loin nuages sur moi
Landes au loin landes en bas
Mais rien d'inquiétant ne me déplacera
Je ne veux ne peux pas partir

novembre 1837

Tout est calme et silence dans la maison
Sans – tout ce vent et cette pluie battante
Mais quelque chose murmure à mon esprit
A travers la pluie et le vent qui gémit
– Jamais plus
Jamais plus ? Pourquoi plus ?
Le pouvoir de la mémoire est aussi réel que le tien

février ou mars 1838

Au fond tout au fond de la tombe silencieuse
Et personne pour pleurer

.....

Ici à genoux sur ta pierre
Je dis adieu aux sentiments enfuis
J'abandonne avec toi larmes et chagrin
Et me jette à nouveau dans le monde

.....

Ô reviens quelles chaînes entravent
Ces pas qui étaient si légers –
Viens laisse ta demeure noire et froide
Pour encore une fois me visiter

.....

Était-ce par les champs verts
La fleur épanouie l'arbre en bourgeons
Par le calme ciel d'été
Que tu m'as visitée ?

Non ce n'était pas la plaine fleurie
Non ce n'était pas l'air embaumé
Les ciels d'été reviendront
Mais *toi* tu ne seras pas là –

mars 1838

Le vent était rude qui arracha
Cette feuille à son arbre
Le sort était cruel qui m'apporta
Un cadavre desséché

Nous errons sans connaître le repos
C'est un chemin lugubre

Quelle est cette ombre
Qui toujours passe devant mes yeux
Son front est d'une blancheur fantôme

23 novembre 1839